ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE.

TOME PREMIER.

Ne t'en prends pas à moi, dit Montaigne, liv. III, chapitre IX, des faultes qui se coulent dans les Essais, par la fantasie ou inadvertance d'aultruy ; chasque main, chasque ouvrier y apporte les siennes ; *j'ordonne seulement qu'ils suivent l'ancienne ortographe.*

ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { JEAN SERVIERE.
JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. XCIII.

AUX MANES

DE

MICHEL DE MONTAIGNE.

MANES RESPECTABLES,

C'EST sous vos auspices que je donne cette Édition des ESSAIS, *à laquelle j'ai apporté tout le soin dont j'étois capable, et que m'a inspiré la vénération dont je*

suis pénétré pour leur Auteur. Daignez l'agréer comme une marque de reconnoissance due au plaisir que j'ai ressenti tant de fois en lisant un ouvrage si admiré, et si digne de l'être.

BASTIEN,
Libraire, Éditeur.

AVIS

DE L'ÉDITEUR,

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

CHAQUE année les livres se multiplient ; chaque jour en voit éclorre : mais beaucoup peuvent-ils se flatter d'avoir un succès aussi général et aussi mérité que *les Essais de* MICHEL *DE* MONTAIGNE ?

Le champ de la littérature s'est sans doute agrandi depuis la mort de cet homme célèbre, les connoissances sont augmentées ; peut-être l'esprit s'est-il développé davantage ; mais cette progression a-t-elle produit un pareil chef-d'œuvre ? « *C'est*, dit un de nos littérateurs » modernes (*), *l'histoire la plus complète de nos* » *sottes opinions, de nos inconséquences et de nos* » *travers ; parce que* l'Auteur *les a puisés dans* » *la nature de l'homme, &c.* ».

Toutes les pages de cet ouvrage offrent des vérités et des réflexions à faire : quel contraste avec ceux de nos jours ! Si l'on en excepte un petit nombre, le reste n'est absolument qu'un amas informe. On chercheroit inutilement à se dédommager par le grand nombre de volumes ou par le sujet qu'ils traitent, on n'y trouve

(*) M. Bret dans son discours préliminaire, à la tête des Œuvres de Molière.

qu'une narration languissante et un style inintelligible, pour ne pas dire énigmatique. C'est dans l'Epître et le Discours préliminaire qui sont à la tête du traité des études de M. Rollin, que l'on trouvera la cause de cette décadence, et les moyens d'y remédier en suivant les conseils de ce savant écrivain.

On voit dans Montaigne une philosophie douce et bienfaisante; la nôtre, avec le même but, est très-éloignée de la ressemblance. Toujours *préconisés* pour leurs actions ou leurs productions, les philosophes actuels perdent la plus grande partie de leur mérite, et la société n'est peut-être redevable des progrès du plus grand nombre qu'à l'éclat qui en devoit résulter.

C'est en vain qu'on se dit prévenu contre les flatteurs, on se plaît à les entendre, on s'étourdit au bruit d'une réputation que l'on se croit justement acquise, et qui n'est en effet qu'une usurpation sur le vrai mérite toujours humble et sans prôneurs, parce qu'il est sans intrigue.

Ce n'est pas dans les actions où la vanité nous entraîne que consiste le vrai mérite, c'est dans celles qui partent d'un cœur bon et généreux : lorsque renonçant à tout espoir de publicité ou de reconnoissance, on soulage l'humanité souffrante, suivant les moyens dont le hazard nous a favorisés : c'est une triste ressource que celle de prôner les bienfaits pour engager les uns à faire par orgueil, ce que d'autres ont pu faire par grandeur d'ame; c'est à une autre gloire qu'il faut exciter, mais jamais à

celle que l'on doit attendre des secours que l'on porte aux malheureux ; ce n'est qu'une dette que l'on acquitte et qui se renouvelle tous les jours suivant les ressources de chacun.

Nous sommes dans un siecle où retentit par-tout le nom de philosophie ; et au milieu de ce beau règne, qui sembleroit annoncer une raison plus qu'humaine, il domine une vanité et un égoïsme qui rendroient odieux un nom si précieux, si on en jugeoit sans examen : semblable à tous les établissemens faits dans les vues les plus sages, et sur les plus beaux principes, il a essuyé le même dépérissement. Il faut donc remonter à sa source pour être convaincu des obligations que ce nom impose, et s'attacher à son but sans s'embarrasser des effets momentanés ; car il est à croire qu'on ouvrira les yeux sur l'abus que l'on fait journellement d'une qualité qui devroit rendre precieuse la société de ceux qui en sont décorés.

Dans toutes les imputations injurieuses faites à Montaigne, on a insisté sur ses plaintes contre sa mémoire, et on les a attribuées à un excès d'amour-propre. On auroit dû considérer que sa profonde science pouvoit bien nuire à son développement, et que peut-être son travail avoit-il été plus difficile que nous ne le croyons, par la trop grande abondance des matières qui s'offroient en foule à son imagination et qui ne lui permettoient pas de se rappeller les sources où il les avoit puisées : *Trop d'action de*

l'esprit, dit-il, *estouffe l'esprit par trop d'estude et de matiere.* Ses Essais qui peuvent être considérés comme le chef-d'œuvre de l'érudition, composent une bibliothèque entiere de gaieté, de morale et de philosophie ; tous les auteurs se sont rangés sous sa plume suivant ses différens besoins, et leur lecture faite avec réflexion peut suppléer à plus de dix mille volumes.

Ma vénération pour cet auteur, et mon goût pour son ouvrage, m'ont décidé à en donner une belle édition, purgée de notes et de commentaires. Je l'ai faite pour les personnes jalouses de penser par elles-mêmes, et d'avoir un texte tel qu'il est sorti des mains de son auteur : elles seules pourront juger de mon travail.

De toutes les éditions connues des Essais de Montaigne que j'ai conférées, je n'en ai pas trouvé deux généralement d'accord sur bien des points essentiels et souvent très-peu pour la justesse des citations. Une partie des fautes peut venir des copistes, l'autre des imprimeurs ou des éditeurs : toutes en général semblent avoir concouru à une plus grande imperfection.

Ne t'en prends pas à moi, dit Montaigne, chap. 9, liv. 3, *des fautes qui se coulent dans les Essais par la fantasie ou inadvertance d'aultruy ; chasque main, chasque ouvrier y apporte les siennes ; j'ordonne seulement qu'ils suivent l'ancienne orthographe.*

Dans l'édition de 1659, qui parut sous le titre d'Amsterdam ou de Bruxelles en trois volumes *in*-12 sans commentaires (*a*), et qui est la plus estimée, j'ai trouvé un nombre considérable de fautes essentielles d'impression, de fausses citations, et des contre-sens occasionnés par une ponctuation vicieuse (*b*). L'édition de Londres de 1724, et celle de Paris de 1725, outre les défauts de celle de 1659, qui n'ont fait qu'augmenter, sont de plus imparfaites par des membres de phrases oubliés ou supprimés, comme dans les chapitres X, XI, et XVII du second livre, &c. Les autres éditions ne méritent pas qu'on en parle; elles paroissent avoir été faites dans d'autres vues que celles d'honorer la mémoire de Montaigne.

Pour obvier à ce désagrément, j'ai, autant qu'il a été en moi, rendu cet auteur à lui-même; j'ai respecté son style en rétablissant son orthographe, et j'ai vérifié les citations. Je n'ose me flatter d'avoir parfaitement réussi, mais au moins je peux assurer que je donne le texte le plus pur et le plus correct qui ait paru jusqu'à présent.

Comme ce n'est qu'aux personnes instruites que j'offre cette édition, j'ai cru devoir en supprimer

(*a*) Cette édition est encore faussement connue sous le nom d'Elzevir.

(*b*) Outre les défauts que je viens de citer, il y manque encore les vingt-neuf sonnets annoncés dans le vingt-huitieme chapitre du premier livre, et on n'auroit pas dû y suppléer par une note qui ne dédommage pas le lecteur.

les traductions des différens passages, elles défiguroient l'ouvrage ; et pour parler comme mademoiselle de Gournay, fille d'alliance de Montaigne, elles le déshonoroient : voici comme elle s'exprime :

Au surplus, l'opinion qu'ont euë les Imprimeurs, que la table des matieres pourroit enrichir la vente des *Essais*, est cause qu'ils l'y ont plantée, contre mon advis néantmoins : parce qu'un ouvrage si plein et si pressé n'en peut souffrir. Aultant suy-je contraire à cette vie de l'Autheur, qu'ils ont logée en teste, estant complette dans le volume. Quant aux noms des autheurs citez, qui se voyent icy, ou pourront veoir encores, en quelques impressions ; j'ay reveu et confronté sur leur texte, tous ceulx qu'un incogneu y avoit appliquez : retenu les vrais, rejetté les faulx, augmentant ces veritables d'une moitié. Si bien qu'il ne reste pour ce regard, qu'environ cinquante vuides, ou noms à remplir, en ce plantureux nombre de près de douze cent passages. C'estoit pourtant une assez espineuse difficulté, que de trouver la source d'une bonne partie des aucthoritez de ce livre : l'autheur en ayant par fois meslé deux ou trois ensemble, par fois donné tour de main de sa façon à quelqu'aultre, qui les rend de plus obscure recherche. Quoy que ce soit, je ne me feusse jamais desmeslé de leur queste, si des personnes d'honneur et doctes que j'ay nommées aultre part, ne m'eussent presté la main. Après tout, je recognoy que cette recherche et ces cottes d'autheurs, eussent esté negligées par mon pere : et moy-mesme ne me feusse pas mise en peine de courre après : mais trois raisons m'ont forcée de les entreprendre : en premier lieu, cet advancement de près de moitié : secondement, la bestise d'une part du monde, qui croit beaucoup mieulx la verité soubs la barbe chenuë des viculx siecles, et soubs un nom d'antique et pompeuse vogue : tiercement, l'interest et priere des Imprimeurs. Leur mesme priere expresse m'a contraincte, non pas de changer, ouy bien de rendre seulement moins frequents en ce livre, trois ou quatre mots à travers champs, et de ranger la syntaxe d'aultant de clauses : ces mots sans nulle consequence, comme adverbes ou particules, qui leur sembloyent un peu revesches au goust de quelques douillets du siecle : et ses clauses sans aulcune mutation de sens, mais seulement pour leur oster certaine durcté ou obscurité, qui

sembloyent naistre à l'adventure de quelque ancienne erreur d'impression, ou au pis aller de ce genereux mespris de telles niaiseries, que leur ouvrier affectoit. Je ne suy pas si inconsiderée ou sacrilege que de toucher en plus forts termes que ceulx-là : ny à mot ny à phrase d'un si precieux ouvrage : edifié d'ailleurs de telle sorte, que les mots et la matiere sont consubstantiels. Si quelqu'un prend la peine d'en faire une confrontation sur le vieil et bon exemplaire *in-folio*, il pourra dire quelle a esté ma religion en cela. Cependant il *n'appartiendroit jamais à nul après moy, d'y mettre la main à mesme intention, d'aultant que nul n'y apporteroit ny mesme reverence ou retenue ;* ny mesme adveu de l'autheur, *ny mesme zele*, ny peut-estre une si particuliere cognoissance du livre. En ce seul poinct ay-je esté hardie, de retrancher quelque chose d'un passage qui me reguarde, à l'exemple de celuy qui meit sa belle maison par terre, affin d'y mettre avec elle l'envie qu'on luy en portoit. Joinct que je veulx desmentir maintenant et pour l'advenir, par cette voye, ceulx qui croyent, que si ce livre me louoit moins je le cheriroy et serviroy moins aussy.

Les Imprimeurs m'ont encores pressée de tourner les passages latins des Essais, sur le desir qu'ils pretendent, que plusieurs ignorants de ce language, ont de les entendre. Ce desir est assez crud : veu qu'un lecteur qui cognoist ces passages-là n'est pas plus prest de demesler bien à poinct l'ouvrage auquel ils sont enchassez, que celuy qui ne le cognoist pas, s'il n'est d'aultre part ferré à glace. Neantmoins affin de servir à l'utilité des mesmes Imprimeurs ou Libraires, je me suy portée à les traduire. Si j'ay rendu la poësie comme l'oraison, soubs le seul genre de la prose, pour estre plus fidelle traductrice, à l'exemple d'aultres versions aucthorisées de nostre siecle ; on peut dire que j'ay esté soulagée de temps, non de sollicitude aiguë, la moins espineuse et scabreuse circonstance d'une telle version estant de la representer en vers. Je le dy, parce que cette masse ou plustost nuées et moissons d'autheurs latins, est la cresme et la fleur choisie à dessein, comme on veoid de l'ouvrage des plus excellents escrivains, et plus elegants et riches de language comme d'inventions : adjoustons figurez et succints. Or d'exprimer la convention d'un grand ouvrier, estoffée de telles qualitez d'elocution, et l'exprimer en une langue inférieure, avec quelque grace, vigueur et briefveté, but d'un pertinent traducteur, ce n'est pas leger effort. Mais combien plus est-ce, d'exprimer près de douze cent passages de ce qualibre, amples, mediocres ou petits ? Or nonobstant ma prose generale, je n'ay pas laissé de rendre en

un ou deux vers, les brefves sentences, ou aultres traicts d'eslite, j'entends ceulx des poëtes : tant pour n'estre astraincte par aulcune religion, à renoncer ce privilege de passer de la prose aux vers, que parce qu'ils sont plus faciles à retenir qu'elle. Et si la rime de telles sentences est par fois diverse, n'importe à l'oreille, puis qu'elle ne passe point le nombre de deux. J'ay tourné d'aultre part en vers, quelques passages d'estenduë ; un à l'entrée du livre, d'aultres au chapitre, sur des vers de Virgile : tant par esbat, que pour piquer si je puy quelqu'un par exemple à faire le mesme du reste. J'ay traduict les grecs aussi, sauf deux ou trois, que l'Autheur a traduicts luy-mesme, les inserant en son texte. Ny ne presente point d'excuse d'avoir laissé dormir les libertins, soubs le voile de leur langue estrangiere, ou d'avoir tors le nez à quelque mot fripon de l'un d'entr'eulx : si ce mot a esté le seul qui me peut empescher d'en faire present au lecteur. Aussy peu m'excuseray-je, d'avoir au besoing usé de locutions un peu hardies pour la prose : y estant forcée par la nature des vers qu'elle exposoit. Au surplus, en deux ou trois lieux seulement, je me suy donné liberté d'un mot de paraphrase : jugeant la lumiere necessaire en cet endroit, pour lever au foible lecteur l'occasion de supposer une batologie. Comme aux lieux, (qui sont courts de nombre pourtant) où je l'ay jugé plus en train d'ignorer et chercher, que de supposer ; je me suy restraincte dans les loys d'une austere traductrice. J'adjousteray sur le latin des Essais ; que si par fois on trouve quelque dissonnance entre le texte originaire et luy, comme de temps, personnes, et aultres legeres circonstances ; on le doibt attribuer non à l'inadvertance, mais au dessein et mesnagement de l'autheur, qui par ce tour de souplesse se l'est approprié comme il s'est approprié certains passages, à sens tout divers, et par fois opposite de leur intention natale, par une excellente application. C'a esté certes une de mes peines, me trouvant sur quelque passage contourné ou frelaté, de l'exprimer en telle sorte, qu'il quadrast sortablement s'il estoit possible, à la composition originaire et à l'application. Enfin s'il se trouve quelque faute en mon ouvrage, j'espere qu'elle sera faute, non de circonspection, mais bien de cognoistre les menus suffrages du Donets, ausquels je suy peu versée, pour avoir apprins cette langue plustost affin de gouster son genie et celuy de ses grands autheurs, que sa grammaire : ainsy j'espere qu'un lecteur habile homme, prendra la peine de m'advertir plustost que de me quereller.

Excuse, lecteur, les fautes d'impression qui nous peuvent estre eschappées : *ceulx qui sçavent que c'est d'imprimer*,

te diront ; *qu'il est si difficile de s'empescher de broncher à ce pas , que le meilleur ouvrage de la presse n'est aultre chose que le moins deffaillant de cette part , comme est certes cettuy-cy :* duquel après tout , nous avons prins la peine de corriger la pluspart des erreurs avec la plume et recueillir en un *errata* bien exact le reste de celles qui peuvent importer. Au contraire pourtant du dessein assez ordinaire de ceulx qui font imprimer pour aultruy, lesquels fuyent d'en appliquer aux livres : d'aultant qu'ils ayment mieulx que la réputation de la suffisance d'un autheur demeure fort blessée, que si celle de leur vigilance l'estoit un peu. Passe legerement les moindres fautes : comme par fois quelques ponctuations, soit au françois ou au latin, et par fois encores quelque manque d'ortographe, *un affaire* , pour *un à faire*, *conte* pour *comte* , *cœur* pour *chœur* , et les manquements de pareil air, ou de la façon d'ortographier du temps que le livre feut premierement imprimé. Si ton esprit est digne de sa lecture, tu les sçauras bien r'habiller : et je pense que tu croiras bien qu'aussy eussions nous faict, si nous les eussions apperceuës avant qu'elles eschappassent. Or de peur qu'il n'en reste quelqu'une, après ma recherche precedente ; je te promets de la repeter encores, et d'en mettre après un exemplaire en la bibliotheque du roy, et l'aultre en celle du Garde des sceaux , corrigez des derniers traicts de ma plume, affin que la posterité y puisse avoir recours au besoing. J'ose dire que la cognoissance toute particuliere que j'ay de cet ouvrage, merite que la mesme posterité s'oblige de mes soings et s'y fie. Que si quelqu'un accusoit tant de menus soings comme poinctilleux, j'estime au contraire, qu'ils ne le peuvent estre assez, sur l'ouvrage d'un esprit de si haulte sagesse, que ses fautes pourroyent servir d'exemple, si nous permettions qu'il en eschapast icy. Pour les accents du grec, je n'y entends rien : et cela n'importe gueres à ce livre , qui n'en couche que fort peu : ny telle ignorance à moy, si j'en suy creuë. Quant aux cottes des autheurs en marge, on ne s'est pas tousiours amusé à observer toutes les particules de la syntaxe, un *de* , un *apud*, &c. tant pour estrecir le champ des fautes aux compositeurs, que parce que chascun entend ces choses à demy mot.

Remercie au reste de cette impression les Grands de la France, desquels ma gratitude a tellement faict sonner le nom par-tout, qu'il n'est pas besoing de le repeter icy : car sans leurs dons, mon zele de te rendre ce digne service en mourant, restoit inutile. Les libraires et imprimeurs, que je sollicite il y a sept ou huict ans par tout de l'entreprendre

eulx-mêmes, comme on sçait, estoyent sourds quand je leur proposoy mes précautions, quoy qu'elles ne consistassent seulement qu'à les obliger d'apporter à leur ouvrage une juste correction. Deux raisons causoyent ce refus : la premiere, c'est qu'ils veulent communement tout prendre, et ne rien mettre : la seconde, que ce livre est en verité d'une correction très particulierement difficile : dont la briefveté du language, et son bastiment aussy nouveau, qu'admirable, sont causes : en sorte qu'un compositeur et correcteur ordinaires, y perdent leur ourse. Oultre qu'il arrive souvent que ces libraires et imprimeurs n'y mettent point de correcteur du tout, s'ils n'y employent par forme les premiers ignorants qu'ils trouvent à bon marché. En effet la seule correction de cette impression m'a aultant cousté, qu'une de leurs impressions entiere leur couste, sans compter ma propre peine et mon soing, et si je tiens en cela, ma despense pour bien employée. Scache donc, Lecteur amoureux de ce divin ouvrage, que les seules impressions de l'Angelier depuis la mort de l'autheur t'en peuvent mettre en possession : notamment celle *in-folio*, dont je vy toutes les espreuves : et celle-cy, sa sœur germaine. Si tu prend soing de confronter toutes les aultres, en quelques lieux et volumes qu'elles se soyent faictes, ou se facent à l'advenir, par la seule entreprinse des mesmes imprimeurs ou libraires, contre ces deux ; tu pourras cognoistre si je dy vray : et en concevras aultant d'horreur que moy, si la fortune ne faict un miracle pour les suivantes, qu'elle n'a jamais faict pour les precedentes. J'achevoy cecy à Paris en Juin mil six cent trente-cinq.

Je ne suis pas de l'opinion de mademoiselle de Gournay, sur l'inutilité d'une table générale des matieres contenues dans ces Essais ; je la crois au contraire d'une nécessité indispensable dans cet ouvrage dont les mêmes idées sont semées dans beaucoup d'endroits différens : elle devient comme une glace qui réfléchit au premier coup-d'œil l'emsemble d'un grand tableau (*).

(*) La répugnance de mademoiselle de Gournay pour une table des matieres, n'a sans doute pas peu contribué à l'imperfection de celle qui se trouve dans ses éditions ; il y manque le tiers des sommaires.